

Paul De Gobert, l'ami de la nature bruxelloise



La grâce du noir et blanc illumine de magnifiques dessins à l'encre de Chine estompés de lavis. © DR

Amoureux du Bruxelles de son enfance, des villes et des sites pas trop gâtés par la recherche du rendement à tout prix, le peintre Paul De Gobert est aussi un ami de la nature. Une nature « bruxelloise » en l'occurrence, moins impressionnante que celle qu'il a traversée jadis au Sahara ou en Mongolie, mais tenace, sauvage à sa manière, telle qu'elle se faufile encore entre les rues et les talus, les jardinets, les forêts, et dans son propre jardin surtout qu'il maintient à l'état sauvage. Cela lui permet de s'installer un temps en marge d'une société effarante.

Des vues qu'il partage avec son compère Pierre Loze, historien de l'art, écrivain, fils et petit-fils d'architecte. Ces deux-là ont fait cause commune pour produire un très beau livre, *Le jardin sauvage*, où l'un écrit et l'autre peint, sur la base d'une même intuition. « *Mes rêves les plus agréables*, écrit Pierre Loze en ouverture, *prennent souvent une configuration semblable : j'y vois la réalité se fendre. Entre les rives d'un monde ordinaire cousu de règles et de contraintes s'ouvre un territoire en marge où le temps est suspendu, et où chaque instant devient savoureux* »...

Peintre muraliste connu pour ses interventions dans les Marolles, le métro bruxellois, à Paris, De Gobert est coutumier d'un langage figuratif parfois proche de la BD, mais il donne aussi, et c'est la vraie surprise du jour, dans le dessin classique et romantique. On le découvre dans ce livre surprenant, poétique, qui fait à ses lecteurs la grâce supplémentaire du noir et blanc. De magnifiques dessins à l'encre de Chine estompés de lavis et d'une éblouissante lumière accompagnent les textes de Pierre Loze où se mêlent souvenirs d'enfance, considérations poétiques et philosophiques composant un ouvrage rare. Presque un livre d'artiste où le soin apporté à la réalisation, la beauté de l'impression et du papier, de la couverture entoillée aux lettres et dessin blancs sur fond vert font un bien fou. Le livre, décidément, a encore de beaux jours devant lui.

DANIÈLE GILLEMONT

► Exposition à Peinture fraîche à Ixelles, 10 rue du Tabellion, le 22 septembre.



Le jardin sauvage

★★★

Paul De Gobert
et Pierre Loze,
136 p., Prisme
Editions, 39 euros.

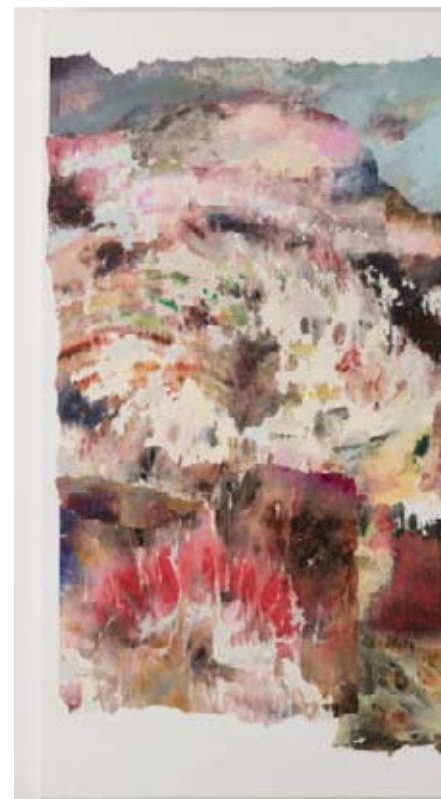
Noëlle Koning,

**Ardente et colorée,
l'œuvre a trouvé un
lieu où se déployer
en lisière de forêt.
Puissant et
décoiffant !**

Afflux de couleurs, abondance, ardeur, allégresse... tous ces superlatifs sont de mise face aux grands tableaux composés de papiers maroufflés de Noëlle Koning, à leur dynamique d'expansion florale, d'impétuosité colorée qui procède d'une aventure permanente. Bien connue des cimaises pour avoir inventé une forme de lyrisme abstrait à l'aune d'une méthode singulière, elle ouvre la saison à la galerie Marie-Ange Boucher sur un mode symphonique.

DE L'AUSTRALIE AU BRABANT WALLON

Née en 1960, Noëlle Koning expose depuis des années en Belgique, en France, en Allemagne et en Australie où vit sa mère, Martine Canneel, et où elle a, elle-même, passé une bonne partie de son temps. Une Australie où la nature est hors norme et la vie différente, que sa peinture absorbe au même titre que les paysages tranquilles du Brabant wal-



lon où elle vit aujourd'hui. Une seule vision composite les rassemble et y déploie, dans un afflux de couleurs gourmandes, des niveaux de réalité différents que l'assemblage tend à fondre en un même objet plastique.

Comme par le passé, elle peint sur de grands fragments de papier japon déchiré, se constituant

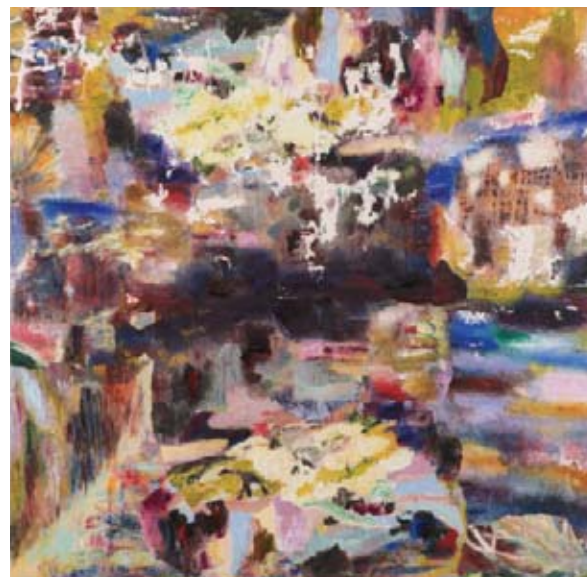


la géographie des sentiments



Noëlle Koning conjugue avec bonheur l'ardeur et l'abondance.

© VINCENT EVERARTS ET DR.



une sorte de banque de données émotives et picturales, de boîte de Pandore où elle puise pour assembler le tableau avec le souci de plus en plus affirmé de continuum dans le tissu du temps et de l'espace. En témoigne le très beau *Eudlo-Melbourne return* à l'entrée de la galerie, où fusionnent tous les éléments dans une abstraction très sensible et habitée. Ailleurs, les coutures restent sensibles et les œuvres les plus réussies doivent beaucoup à cet équilibre entre éclatement et fusion. Fragments peints, ils correspondent aussi bien à des flashes perceptifs qu'à des humeurs variées, des souvenirs plus ou moins enfouis où quelque repère lisible, un bouquet d'arbres, un animal, un objet, une silhouette... paraît jouer un rôle clef.

Si la démarche n'est pas neuve, Matisse et Picasso lui donnèrent ses lettres de noblesse, sa pratique, le déchirement, est personnelle et déterminante. Noëlle Koning recompose son monde en lui donnant une cohésion plastique mais en gardant cette dimension de strates qui coexistent et que l'explosion de couleurs accentue. Un festin de rouges carmin, de turquoise, de jaune solaire, de bleu royal, de blanc, parfois de tons plus pastel, et d'éblouissante lumière.

ÉBOURIFFÉ MAIS SOLIDEMENT CONSTRUIT

Peints au sol avant d'être assemblés, les fragments constituent sa palette. Et de la même façon que les couleurs d'une palette se mélangent, les fragments s'entrelacent. Les frontières tendent à disparaître, parfois reprises dans les tableaux aux bords irréguliers ou cassés qui

confèrent un aspect baroque à l'œuvre comme dans le grand Cheneau... exils dont l'orchestration est impressionnante. La charge vécue de ces couches disparates donnent une indéniable épaisseur au travail, certes, ébouriffé mais solidement construit en amont.

C'est la dialectique de la vie, de ses pertes et profits, qui le conduit. L'allégresse, avalanche de couleurs et de lumière, ne cède jamais quelle que soit la force des tempêtes sous-jacentes. Chaque tableau apparaît comme la zone d'un territoire mental et physique, avec ses ravines, ses failles, ses chemins, ses végétaux,

ses feux d'artifice se déployant en une structure riche, mouvante, chatoyante. Nous sommes au cœur de la géographie dense et chamarrée des sentiments. Il n'est pas anodin de constater que le tableau fini reconstitue – autrement – la boîte de Pandore d'origine.

C'est chaque fois un nouveau désordre, un précieux foutoir dont l'atelier de Noëlle est le miroir.

DANIÈLE GILLEMONT

► Galerie Marie-Ange Boucher, 5 avenue du Grand Forestier à 1170 Boitsfort, jusqu'au 14 octobre. www.galeriemab.com

